BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

Peter Kruschwitz, *Carmina Saturnia Epigraphica. Einleitung, Text und Kommentar zu den saturnischen Versinschriften* (Coll. Hermes-Einzelschriften, Zeitschrift für klassische Philologie, t. 84) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2002, 246 pages.

Comme le précise le sous-titre, ce livre se présente comme une édition commentée des *carmina* pré-littéraires, en vers saturniens. Une bonne introduction définit les fonctions de ces inscriptions destinées à garder la mémoire (*monumenta*) des grandes valeurs de la Cité, comme l'illustrent notamment les inscriptions sur des *signa*, *statuae* ou *titulus*. Les textes cités concernent ainsi : l'éloge épidictique d'une *laudatio funebris* destinée à de grands personnages de l'État (*Elogium* du tombeau des Scipions, p. 33-107) ; épitaphes funéraires qui concernent des personnages simples, comme le montre leur nom, mais dont le souvenir a été conservé, parce qu'il exerçaient une fonction utile, si bien qu'ils admettent une forme de prosopographie (épitaphes de Protogenes, contemporain d'Ennius, p. 108-115 ; de Marcus Caecilius, Gaius Sergius, Gaius Quinctius Prothymus, Marcus Vergilius Eurysaces, Festius, p. 161-192) ; épitaphe funéraire de gens simples, contenant une prière ou un souhait (épitaphes des frères Marcus et Publius Vertuleius, d'un cuisinier falisque, de Lucius Mummius, fragment d'épitaphe de Gaius Sempronius, p. 116-158). Chaque texte est cité avec une solide introduction explicative et descriptive, photographié sur son support d'origine, traduit, commenté et suivi d'une réflexion métrique. On regrettera seulement à propos de cette dernière que le délicat problème, formel et fonctionnel, du saturnien, pourtant inscrit dans le titre du livre, n'ait fait l'objet que d'une doxographie trop générale (p. 18-21). Dans l'introduction, sont rappelés en effet uniquement les grands problèmes — ou mystères — de ce vieux vers, sans aucune hypothèse neuve. L'ensemble des textes présentés aurait mérité une confrontation, fût-ce rapide, avec les données du saturnien littéraire. On en veut pour preuve le commentaire métrique de la page 105 : les deux vers cités sont analysés comme deux hexamètres (dès lors que l'on ne pratique pas l'élision — fait admis dans le saturnien —). Or la même remarque conviendrait pour Livius Andronicus et Naevius. En revanche, Varron décrit le saturnien comme un sénaire iambique qui comporterait un demi-pied de trop. Aussi pourrait-il être intéressant de rechercher, à la lumière de ces textes pré-littéraires, les incidences possibles du contenu et de la visée sur diverses particularités de l'écriture métrique.

Ces remarques ne sauraient en aucun cas mettre en cause la valeur de l'ouvrage qui offre en outre une solide bibliographie. Ce livre est essentiel pour les épigraphistes, pour les historiens et pour les spécialistes de la langue latine, de l'histoire des idées et de la littérature.

Jacqueline Dangel.

Jean-Paul BRACHET, *Recherches sur les préverbes* dē- *et* ex- *du latin* (collection Latomus, 258) : Bruxelles, 2000, 400 pages.

On a avec cet ouvrage, version remaniée et condensée d'une thèse soutenue en 1996 à Paris IV, une contribution importante à l'étude de la préfixation latine, ce pan de la morphologie longtemps resté le parent pauvre des recherches linguistiques récentes tandis que se multipliaient par ailleurs les travaux sur la composition nominale et sur la suffixation dérivationnelle chez les noms et les adjectifs.

Il s'agit de deux monographies consacrées successivement à deux séries de préverbés latins dans lesquels le préverbe offre des effets de sens multiples et même parfois opposés (*dedico* vs. *decedo, efficio, elucido* vs. *educo, effero*) ou à tout le moins éloignés du sens présumé premier. L'auteur explique dans l'introduction- pourquoi, plutôt que de mener une double étude exhaustive, il a préféré concentrer son enquête sur « les aspects mal expliqués des préverbes *ex-* et *dē-* ».

Ces deux monographies sont présentées à travers une progression modulée et non symétrique ; le nombre de pages (200 et 150) et de chapitres (7 et 4) consacrés respectivement à *dē-* et *ex-* reflète le degré de complexité auquel l'auteur s'est heurté dans l'analyse de chacun des deux préverbes et la façon dont il a adapté sans systématique son approche aux problèmes spécifiques qu'il voulait traiter.

La perspective choisie est principalement sémantique - chapitres centrés soit sur tel effet de sens du préverbe (« *dē-* opérateur d'inversion », « la notion d'exhaustivité » de *ex-*) soit sur telle série sémantique homogène de préverbés (« verbes de destination », « verbes de délimitation »). L'approche est aussi faite dans d'autres chapitres sur la base de regroupements morphologiques (les « dénominatifs préverbés en *dē-* », les « inchoatifs en *-sco* préverbés en *ex-* »). Les effets syntaxiques de la préverbation sur la rection verbale (reduplication préverbe-préposition, ou cas simple appelé par le préverbe-préposition, ou substitution d'un autre cas direct) ne sont pas l'objet central de l'étude.

Pour le premier préverbe, J.-P. BRACHET s'écarte de la position habituelle qui donne à *dē* préposition et préverbe le sens premier de « de haut en bas » et propose à la place une thèse originale : le sens premier de la particule **dē* ne serait pas ablatif mais au contraire allatif et il y aurait eu inversion en latin de ce sens primitif.

Le premier et le dernier chapitres sont consacrés à la défense et illustration de cette proposition :

Le premier chapitre s'inscrit dans une perspective comparatiste et historique. La thèse d'un sens originel directif de *dē-* y est étayée par des données relevant de la grammaire comparée (emplois de la particule i.e. **de/o* avec un sens directif sous forme de post-position en grec, de préposition en slave et en germanique) et par le sens que prennent des conglomérats pronominaux contenant cette particule en latin même (*dum, donec, dēnique*) ; toutefois, pour séduisants que soient ces rapprochements, on pourrait objecter ici qu'il est malaisé d'assigner à la particule i.e. **de/o* un sens précis, repérable d'une langue-fille à l'autre, vu la multiplicité et la plasticité des emplois des diverses particules i.e. (*cf.* F. BADER, *B.S.L.* 68) et de **de/o* entre autres (J.-P. BRACHET note ainsi que le latin lui-même partage avec le celtique une préposition bâtie sur **dē* à valeur uniquement ablative ; par ailleurs, la particule entre vraisemblablement dans la formation de *inde-unde* et on la retrouve dans le δε d'opposition grec).

Emporte davantage la conviction la confrontation, en latin, de paires minimales lexicales qui ne s'opposent que par le préverbe (*deducere-adducere ; deferre-afferre ; detinere-abstinere ; deportare-reportare* au chap. 7), surtout quand ces

préverbés relèvent de la langue institutionnelle, supposée conservatrice. Le sens directif du préverbé en *dē-* est alors confirmé par la construction qui l'accompagne fréquemment (*Romam, domum, deducere*). Dans ce domaine, quelques données statistiques sur les répartitions de constructions auraient heureusement complété la démonstration. On remarquera aussi, sans que cela infirme la thèse, que le sens global du dérivé est certainement tributaire du sens du radical — phénomène que J.-P. Brachet a largement observé dans l'étude de ces préverbés — : *deferre* peut sans doute plus facilement avoir ou conserver un sens « attributif » (p. 59) ou « ablatif centripète » que *detrahere*.

Le huitième et dernier chapitre reprend le problème initial du sens premier de *dē-* pour monter comment son emploi le plus connu — « du haut vers le bas » — n'est en fait qu'une acception dérivée de la valeur fondamentale de destination : cette acception est apparue dans certains contextes favorables, en l'espèce quand le préverbe est associé à une base contenant, elle, l'idée de verticalité (*decidere, descendere*), puis elle s'est étendue à partir de là par transfert du sens global du préverbé sur le seul préverbe.

L'épistémologie contemporaine enseigne avec Karl Popper qu'une hypothèse est d'autant plus forte qu'elle prête à réfutation et qu'il faut encore la confirmer : de ce point de vue, le dialogue que J.-P. Brachet entretient avec le linguiste espagnol B. García-Hernández défenseur du signifié traditionnel (*dē-* de verticalité opposé à *sub-* et effets de sens allatifs nés de l'association avec certaines bases) est riche d'enseignements (voir encore dernièrement la position de B. García-Hernández (D. Shalev et L. Savicki éds, 2002)).

Entre ces deux chapitres-clefs, les chapitres 2 et 3 réunissent des études lexicologiques consacrées à deux groupes de préverbés sémantiquement homogènes : les verbes de destination et les verbes de délimitation (ce dernier groupe a en outre comme point commun de réunir des dénominatifs). D'autres dénominatifs, déadjectivaux (*declarare, deuastare)*, puis désubstantivaux, seront ensuite analysés au chapitre 6 (Dénominatifs préverbés en *dē-*), et c'est une valeur factitive qui les réunira alors au plan du signifié, issue conjointement du suffixe *-ā-* et du préverbe dont le rôle est d'« orienter le procès vers un objet » (À propos du rôle conjoint et indissociable des deux affixes dans la construction du sens de tels verbes, J.-P. Brachet parle de « morphème discontinu »).

Dans l'intervalle (chapitre 4), à travers les préverbés à valeur « déterminante » — *decernere, depugnare* —, J.-P. Brachet envisage les rapports entre préverbation et valeur « aspectuelle », ce qu'il fait de façon nuancée, rappelant qu'on est là à la frontière entre grammaire et lexique, et que la préverbation n'est en rien en latin un phénomène aspectuel morphologiquement grammaticalisé.

Puis, dans un chapitre intitulé « *dē* à fonction transitivante », sont présentés quelques préverbés transitivants comme *deridere, deplorare, demonstrare, demirari*, ce qui permet d'aborder des problèmes de rection (sur la préverbation vue sous l'angle syntaxique, voir les études de P. Baldi, (*I.F.* 1979), et Ch. Lehmann (H. Pinkster éd. 1983) — à ajouter peut-être à la bibliographie — ou encore B. Bortolussi (Actes du Colloque « Composition et préverbation en latin », Centre Ernout 2000, à paraître PUPS) ; mais certains des verbes simples correspondants connaissent eux-mêmes une construction transitive, sans que celle-ci ne soit forcément dérivée de celle du préfixé, ce qui peut affaiblir la démonstration. Par ailleurs, pour définir la transitivité, J.-P. Brachet, s'appuyant d'abord sur une étude de G. Gougenheim (1961), puis sur l'article « Transitivité » de H. Bonnard dans le *G.L.L.F.* (lui-même redevable à M. Rothemberg (1968), et enfin sur une définition de Ch. Touratier, donne l'impression d'hésiter entre une approche sémantique et une approche syntaxique de la notion.

Le chapitre 7 rend compte avec pertinence d'un effet de sens bien connu du préfixe : « *dē-* opérateur d'inversion du procès » dans des paires ordonnées comme *moliri-demoliri*.

Sur le sens premier du deuxième préverbe de l'ouvrage, *ex-*, il n'y a pas de contestation : « sortie d'un espace entouré de limites ». Mais l'examen détaillé d'un certain nombre de préverbés dénominatifs comme *exacerbare*, *effeminare*, ou inchoatifs en *-sco*, (déverbatifs ou dénominatifs) comme *extimescere*, *exuanescere* conduit à rendre compte du paradoxe de verbes préfixés en *ex-* de sens inchoatif.

Cette deuxième partie commence par une monographie sur le verbe *efficere* considéré comme représentatif de l'instauration du sens de ces préverbés en *ex-* : le signifié premier de *ex*-préverbe est la sortie d'un état antérieur, le passage d'un état à un autre. J.-P. Brachet suppose dans ce cas de figure, à la différence des préverbés en *dē-*, qu'il y a relais entre le préverbe et la préposition ; la construction avec ablatif seul serait alors historiquement seconde par rapport à la construction prépositionnelle.

On abordera encore des problèmes de rection dans le quatrième et dernier chapitre avec mention des constructions croisées observables dans *exhaurire aliquid ex aliqua re* (*bona e ciuitate exhaurire*) et *exhaurire aliquid aliqua re* (*ciuitatem bonis exhaurire*) (voir à ce sujet M. Lemaire, *BSL* 78,1983) : la redistribution syntaxique correspond à une redistribution des rôles sémantiques et cette réorganisation des actants est le signe que « la préverbation assure l'intégration d'un ancien complément circonstanciel parmi les actants ». On se prend ici à regretter que n'aient pas été signalés les cas de transitivitation directe (*exire ex ; exire* + *abl. ; exire* + *acc.*)

Les deuxième et troisième chapitres sont consacrés à l'examen de deux séries de formations « préfixo-suffixales » : c'est le nom que l'auteur propose pour les dérivés à propos desquels la construction du sens global (généralement inchoatif-factitif) suppose l'adjonction conjointe d'un préfixe et d'un suffixe de part et d'autre du radical (préfixe et suffixe y représentent alors pour l'auteur un « morphème discontinu »).

Le chapitre 2 examine les dénominatifs factitifs en *ex-are* (*exacerbare*, *extenuare*) et le chapitre 3 les inchoatifs en *-ēscere* préverbés en *ex-*.

À propos des dénominatifs factitifs en *dē-...—ā-*, J.-P. Brachet avait déjà livré quelques considérations théoriques sur ces formations « préfixo-suffixales ». Les formations verbales de ce type — connues habituellement sous le nom de « parasynthétiques » quand elles n'existent que sous la forme préverbée-suffixée — soulèvent alors un problème pour l'analyse morphologique puisqu'on ne peut y restituer un enchaînement linéaire dans le processus d'affixation.

Mais dans les séries étudiées ici, pour un certain nombre des verbes répertoriés, la forme non préverbée existe aussi, sans qu'on puisse avancer dans tous les cas avec certitude une chronologie relative de la forme préverbée par rapport à la forme simple. C'est un des mérites de J.-P. Brachet d'examiner soigneusement les conditions d'apparition et la constellation lexicale de tous les membres de chaque série étudiée. La dérivation dénominative non préverbée demeure majoritaire, dit-il : quelques données chiffrées auraient été bienvenues ici à titre récapitulatif.

Dans le dernier chapitre, J.-P. Brachet aborde à nouveau, cette fois-ci pour *ex-*, le problème d'une éventuelle valeur aspectuelle du préverbe (*ex-* d' exhaustivité ou d'achèvement) et entend montrer que, si valeur aspectuelle il y a, elle est seconde, acquise contextuellement, peut-être à partir de verbes sémantiquement privilégiés comme *exhaurire*, dans lequel la valeur aspectuelle ne serait pas imputable au seul préverbe mais au verbe globalement construit, avec ensuite transfert de la valeur

d'achèvement sur le seul préverbe qui aurait pu ensuite tendre à un emploi grammaticalisé par extension ; d'où les séries *eloqui*, *enumerare* etc.

On peut ainsi apprécier dans cette étude la multiplicité des points de vue (étude comparatiste, puis étude du système proprement latin avec le jeu des préverbes concurrentiels ou opposés *ab-*,*ex-*, *dē* , *ad* ; critères alternativement sémantiques et morphologiques, diachroniques et synchroniques), la précision de l'approche philologique et lexicologique, mais aussi, ce qui ne transparaît pas de ce compte rendu, le sens pédagogique de l'auteur qui n'hésite pas à reprendre, résumer, récapituler, à intervalles réguliers.

Au plan théorique, cette étude confirme qu'on ne peut pas conduire de façon parallèle la description de la catégorie du préverbe et celle de la préposition, ou en tout cas qu'il n'y a pas de généralisation possible dans ce domaine, puisque l'auteur suppose qu'il y a dissociation irrémédiable entre les deux *dē*, préverbe et préposition, mais complémentarité originelle entre les deux *ex*.

Tout au long des démonstrations s'est aussi dégagée l'idée qu'il faut prendre en compte le signifié global né de l'association du préverbe et de sa base : ce signifié global conduit à la constitution de séries lexicales homogènes dans lesquelles on ne peut plus appréhender le sens du préverbe isolément.

L'étude de J.-P. Brachet montre ainsi que la création lexicale par préfixation obéit en fait aux mêmes grandes tendances que la création par suffixation : comme chez les suffixés, la relation qui s'instaure entre le préverbe et sa base conduit à l'appréhension d'un sens global du dérivé perçu comme un tout, indépendamment des caractéristiques propres à chacun de ses constituants : l'affixe peut se charger du sens de l'ensemble du dérivé, la composante catégorielle s'effaçant derrière la composante sémantique.

La bibliographie révèle une information large ; la proportion relativement faible de travaux consacrés aux prépositions et préverbes latins montre en tout cas que s'offre là aux chercheurs un vaste champ d'investigations (dont l'attrait est maintenant patent, comme en témoignent le récent colloque du Centre Ernout consacré à la préverbation ou les diverses communications sur ce sujet aux derniers colloques internationaux de linguistique latine).

Un regret à propos de la présentation de l'ouvrage : l'absence d'un index des formes et des mots étudiés, d'autant plus que l'ouvrage contient nombre d'études lexicologiques tout à fait remarquables.

On peut considérer que cette étude ouvre brillamment la voie à la recherche française dans ce domaine de la préfixation dont les chercheurs espagnols ont déjà vu l'intérêt.

Faut-il signaler quelques menues coquilles (par ex. : note 52 p. 91 « le suffixe nasal *à* servi » ; p. 132 : lire « le critère qui sépare formellement l'objet indirect *du circonstant* » et non « de l'objet direct » ; note 5 p. 376 « n'importe quel espèce de procès ») ?

Lyliane Sznajder.

Philippe Guisard et Christelle Laizé , *Grammaire nouvelle de la langue latine. Morphologie, syntaxe et stylistique. Histoire de la langue. Illustrations littéraires* : Rosny-sous-Bois, Bréal, 2001, xxix-385 pages.

C'est assurément un art difficile que d'écrire une nouvelle grammaire latine : la matière ne se renouvelle guère, et le manuel risque de n'être apprécié qu'en tant qu'il ne dépayse pas ses utilisateurs, habitués à des présentations classiques. Le

premier mérite des auteurs de cette grammaire est de s'être lancés dans l'aventure avec détermination. Ce n'est pas le seul, comme on a eu le plaisir de le constater en examinant l'ouvrage.

On a vite fait de remarquer que le manuel ne s'adresse pas aux étudiants, mais aux enseignants : seuls ceux-ci pourront en effet circuler dans une grammaire dépourvue d'*index* des thèmes abordés ou des formes citées, avec comme seul guide une table des matières liminaire il est vrai très détaillée (dix-sept pages). De même, il faut une certaine maîtrise de la terminologie grammaticale moderne, pour identifier dans les *pronoms déterminants* nos anciens pronoms-adjectifs, ou dans les *expansions* des adjectifs (p. 302) les compléments des adjectifs simples, des comparatifs et des superlatifs. La formulation est du reste généralement dense, et demande une maturité d'esprit qu'il ne convient pas d'exiger trop tôt de nos étudiants : ainsi lit-on des hypothétiques (p. 275) que « le rapport logique d'implication lie la réalisation du fait principal à la réalisation du fait subordonné ». Mais soyons justes : comprendre, par exemple, l'expression « adossés à » employée pour des adverbes associés à un verbe, adjectif, adverbe ou substantif (les tableaux des pages 100-101) ne requiert aucune compétence technique, et c'est heureux.

Il est impossible, dans le cadre de ce compte rendu, de relever tout les aspects positifs du manuel, comme l'inclusion — enfin ! — d'une dimension stylistique à la grammaire (p. 291-308), inclusion où l'on reconnaîtra précisément la marque de M^me^ Dangel, mentionnée dans les remerciements des auteurs. Nous nous contenterons de deux traits saillants : le souci d'exhaustivité, et le renouvellement de la présentation. L'exposition des relatives peut illustrer le premier aspect : sur cinq pages (p. 262-266) en sont détaillées, exemples à l'appui, les différentes valeurs selon un classement raisonné : relatives compléments de nom, d'adjectif, de verbe, de proposition, de phrase, enfin relative nominalisée. La perspective strictement descriptive ne vient pas doubler celle, très fouillée aussi, mais historique, de la *Syntaxe Latine* d'Ernout et Thomas (§§ 331-339) : elle la croise plutôt et l'enrichit d'une analyse nouvelle. Ailleurs, on sait que les auxiliaires de modalité *coepi* et *desino* passent au passif quand ils supportent un infinitif de forme passive : mais qui savait, sauf à consulter un dictionnaire, que c'est aussi le cas de *queo* et *nequeo* ? La présence de tableaux permet, quant à elle, de ranimer l'intérêt pour certains recoins obscurs ou difficiles de la langue. Les enseignants de thème latin trouveront bienvenu le tableau de conjugaison de *aio*, *for* et *inquam* recensant toutes les formes effectivement employées (p. 186-187), et liront avec une curiosité sympathique celui des impératifs futurs passifs (p. 182) !

On pourra justement reprocher aux auteurs un certain abus des tableaux, abus qu'accompagne une tendance un peu pesante à la systématisation ; ainsi, des verbes de prix et d'estimation, considérés à l'égal des autres verbes, dans un tableau des adverbes de quantité (déjà signalé plus haut) : on se demande si l'intérêt pédagogique est bien d'ajouter des colonnes pour représenter une répartition que les étudiants maîtrisent péniblement, quand nos anciennes méthodes expédiaient les adverbes de prix et d'estimation plus commodément. De même, les effets de mise en page produisent parfois une impression de complexité, en multipliant les paragraphes en retrait et les polices de caractères. Puisque nous en sommes à la typographie, on peut regretter certains choix, comme le fait que les traductions littérales, généralement isolées par des parenthèses et l'abréviation *litt.*, ne soient pas encadrées de guillemets, ce qui est l'usage constant pour les traductions plus élaborées. Des flottements orthographiques, rares, entretiennent enfin des confusions fâcheuses : *Sylla* à la française, ou *Sulla* (à deux lignes d'écart, p. 18) ? Présenté comme originaire de *Comes* (*sic* ! p. 12), Pline sera-t-il localisé à Côme, ou à Cumes ?

Les importants développements annexes (p. 309-384) révèlent plus explicitement l'ambition de ce manuel : éléments de phonétique historique (annexe A), les traits de langue connotés comme des hellénismes, vulgarismes ou archaïsmes (annexe B), métrique et prosodie (C), figures de style (D), mais aussi des *realia* comme les unités de calcul des surfaces ou un calendrier annuel détaillé sur une double page 358-359, juste avant une chronologie fort complète s'arrêtant avec la compilation de l'Anthologie latine, en 532 ; enfin, un lexique terminologique... C'est la langue dans son contexte culturel qui est l'objet de cette grammaire. Il n'échappe à personne que nos études classiques sont en danger. Or, c'est à ce moment qu'on constate, ici tout comme, il y a peu, dans le nouveau *Grand Gaffiot*, les effets d'une intention des éditeurs d'utiliser un projet éditorial *a priori* limité pour rendre davantage sensible cette civilisation dont le fascinant attrait nous rassemble. Une telle mise en perspective constitue, dans l'absolu, un incontestable enrichissement ; si finement conduite dans cette grammaire, elle suffirait à lui donner tout son prix.

Guillaume Bonnet.

DE LINGVA LATINA NOVAE QVAESTIONES. Actes du X^e^ Colloque International de Linguistique Latine (Paris-Sèvres, 19-23 avril 1999) édités par Claude Moussy avec la collaboration de Jacqueline Dangel, Michèle Fruyt, Léon Nadjo, Lyliane Sznajder : Louvain-Paris-Sterling, Virginia, Éditions Peeters (Bibliothèque d'Études Classiques 22), 2001, 1074 pages.

Le Dixième Colloque International de Linguistique Latine, organisé, au nom du Comité International de Linguistique Latine, par le Centre Alfred Ernout et les UFR ou Département de Latin des Universités de Paris IV-Sorbonne et de Paris X-Nanterre, sous la responsabilité de Claude Moussy, s'est déroulé du 19 au 23 avril 1999 dans les Académies de Paris (Sorbonne) et de Versailles (Centre International d'Études Pédagogiques, à Sèvres). Comme les précédents — I. Amsterdam, 1981 ; II. Aix-en-Provence, 1983 ; III. Bologne, 1985 ; IV. Cambridge, 1987 ; V. Louvain-la-Neuve, 1989 [*cf. RÉL* 67, 1989, 436-438 (c.r. de M. Baratin)] ; VI. Budapest, 1991 ; VII. Jérusalem, 1993 [*RÉL* 76, 1998, 286 (Cl. Moussy)] ; VIII. Eichstätt, 1995 ; IX. Madrid, 1997 [*RÉL* 77, 1999, 427-428 (J.-P. Brachet)] —, il s'adressait aux « chercheurs intéressés par les interactions entre la linguistique latine et la linguistique générale » (p. 7) ; trois sessions simultanées ont dû être mises en place.

Les organisateurs des trois Tables rondes proposées se sont chargés de leur publication : « Langue et littérature latines et Internet » (Michel Absil et Denis Renard) ; « L'argumentation en latin » (Alessandra Bertocchi, Mirka Maraldi et Anna Orlandini) ; « Metrica et grammatica » (Jacqueline Dangel et Jesús Luque Moreno). Les présents *Actes*, parus dès 2001 grâce à la diligence de Cl. Moussy — aidé dans le travail d'édition par J. Dangel, M. Fruyt, L. Nadjo et L. Sznajder — rassemblent 75 des 109 communications présentées, dans l'une des langues officielles du Colloque (48 en français, 9 en espagnol, 2 en italien, 2 en allemand, 14 en anglais — avec résumé dans une autre langue —) ; certains participants, gênés par la limitation en longueur (14 p. environ) ont confié leur texte à des revues. La typographie et la mise en pages particulièrement soignées contribuent à l'agrément de la lecture de ce riche volume (1074 p.).

Les articles sont répartis en cinq sections et classés à l'intérieur de chacune selon l'ordre alphabétique des noms de leurs auteurs (dont on pourra regretter que

l'origine ne soit pas mentionnée). À vrai dire, aucun des onze rangés sous la rubrique **I. Phonétique et morphologie** (pp. 11-155) ne traite spécifiquement de phonétique — qui est la grande absente du recueil — et plusieurs pourraient tout aussi bien être placés ailleurs, principalement dans III : Frédérique Biville, « Du particulier au général : noms propres et dérivation en latin (les anthroponymes) » ; Guillaume Bonnet, « Les ethniques étrangers en latin » ; Jean-Paul Brachet, « *Spoliare* et *despoliare / exspoliare* : du dénominatif au parasynthétique » ; Michela Cennamo, « On the reorganization of voice distinctions and grammatical relations in Late Latin » ; Matilde Conde Salazar, « Adverbios en latín tardío (breviarios) » ; Michèle Fruyt, « Réflexions sur la notion de *mot* en latin : les verbes du type *calefacio* » ; Manfred Kienpointner, « Le latin est-il une langue sexiste ? » ; Charles de Lamberterie, « Latin *permities* et *pernicies* » ; Léon Nadjo, « Réflexions sur les composés nominaux latins ayant comme premier membre le nombre trois » ; Renato Oniga, « Etimologia e struttura morfologica di *acipenser* » ; Nigel Vincent et Delia Bentley, « The demise of the Latin future periphrasis in *-urus* + *esse* ».

Comme dans le Colloque précédent, c'est la section **II. Syntaxe et pragmatique** qui est de loin la plus fournie, avec trente-cinq communications (pp. 157-668), relevant de la syntaxe, de la pragmatique ou — souvent — de la syntaxe et de la pragmatique : Anna Maria Addabbo, « La proposition relative dans le *De agricultura* de Caton » ; Olga Álvarez Huerta, « Sur le subjonctif de citation en latin » ; René Amacker, « Indices de thématisation segmentée non initiale chez Cicéron » ; Philip Baldi et Pierluigi Cuzzolin, « Towards a new Historical Syntax of Latin » ; Alessandra Bertocchi, « The relationship between simple *si* conditionals and restrictive *si modo* conditionals » ; Machtelt Bolkestein, « Random scrambling ? Constraints on discontinuity in latin noun phrases » ; Bernard Bortolussi, « Phénomènes d'ambivalence syntaxique » ; Concepcion Cabrillana, « Locative structures in constructions with *sum* » ; Gualtiero Calboli, « Sur l'origine et l'emploi du réfléchi en latin et en grec » ; Paulo de Carvalho, « Du nom (dé)verbal en *-nd$^{o/}$a-* : " gerundium " vs " gerundiuum " » ; Pierre Flobert, « Latin et cuisine : les recettes d'*Apicius* » ; Gérard Fry, « *Vtinam* : la logique de la probabilité dans le temps » ; Huguette Fugier, « Le génitif adverbal dans la syntaxe latine » ; Gerd Haverling, « Sur l'emploi du parfait et de l'imparfait dans le latin tardif » ; Espen Karlsen, « The *Accusativus cum infinitivo* and *quod* clauses in the *Revelaciones* of st. Bridget of Sweden » ; Sándor Kiss, « Principes d'organisation textuelle dans les Lettres de Cicéron » ; Dominique Longrée, « Aux frontières de la coordination : du fonctionnement des termes " corrélatifs " chez Tacite » ; Silvia Luraghi, « The discourse function of *cum* with the subjunctive in narrative texts » ; Mirka Maraldi, « Forms of concession in Latin » ; Cristina Martín Puente, « *Quamquam correctiuum* : sintaxis y pragmática » ; Joaquín Mellado Rodríguez, « Determinación sintáctica y determinación semántica : diferencias y repercusión en algunas proposiciones latinas » ; Piera Molinelli, « Absolute structures in late Latin » ; Claude Moussy, « *Nequeo, queo, non queo* : l'expression de la modalité » ; Christian Nicolas, « Syntaxe de la mention : l'exemple de Cicéron » ; Salvador Nuñez, « Los adverbios modales asertivos latinos y la modalidad evidencial » ; Anna Orlandini, « *Nec, neque* ou de la disjonction » ; Silvia Pieroni, « Subject properties, zero-anaphoras and semantic roles » ; Michel Poirier, « *Dum, donec, quoad* en latin tardif et patristique : la mutation d'un système » ; Gérald Purnelle, « *Licet* et subjonctif, verbe ou conjonction ? Seconde enquête » ; Donna Shalev, « A pattern of agent expression in non active and non personal expressions in Latin » ; Pedro Manuel Suárez Martínez, « Le datif d'agent *(datiuus auctoris)* : un fantôme dans la syntaxe latine » ; Lyliane Sznajder, « Discours indirect et

dépendance syntaxique » ; Esperanza Torrego, « Typologie sémantique des propositions finales latines » ; Christian Touratier, « Rection et valence » ; Lidewij Van Gils, « A linguistic-narratological analysis of the narrationes in two Ciceronian speeches ».

Une place parfois importante est également réservée à des considérations de pragmatique dans certaines des quinze contributions de **III. Lexicologie et sémantique** (pp. 669-890) : Gheorghe Bârlea et Roxana-Magdalena Bârlea, « L'attraction des antonymes, source d'innovation lexicale et grammaticale en latin » ; Bruno Bureau, « La notion de *proprietas uerborum* dans l'*Expositio Psalmorum* de Cassiodore » ; Blandine Colot, « Considérations sur la forme et le sens des mots de la langue latine chez Lactance » ; Danièle Conso, « La métonymie du nom abstrait qui réfère à une personne en latin » ; Étienne Évrard, « Les cooccurrences des verbes *imperare* et *iubere* » ; Benjamín García-Hernández, « Las estructuras de campo y clase. El campo semántico de *parere* » ; Francisco García-Jurado, « Semántica cognitiva del latin (I) : los preverbios latinos como " metáforas de la vida cotidiana " » ; Elisabeth Gavoille, « *Ars* et la ruse » ; Laurent Gavoille, « *Orare* signifie-t-il " parler " ? » ; Carmen González Vásquez, « El léxico del " engaño " en la comedia Plautina » ; Chantal Kircher-Durand et Sylvie Mellet , « La création lexicale en latin : étude statistique des adjectifs dérivés » ; Rosario López Gregoris, « *Poenulus* de Plauto : significado de un título » ; Antonio Mª Martín Rodríguez, « Les noms de la femme en latin. Essai d'analyse structurale » ; Sophie Roesch, « Les emplois de *uerbum* et *sermo* dans les expressions à verbe support *uerba facere*, *uerba habere* et *sermonem habere* » ; Jean-François Thomas, « Les fonctions linguistiques de la synonymie lexicale en latin ».

La métrique proprement dite est représentée, dans le volume, par la seule étude de Lucio Ceccarelli, « I versi giambo-trocaici latini scenici arcaici. Gli schemi metrici e le loro realizzazioni » (mais une Table ronde portait sur « Metrica et grammatica » *[supra]*), les dix autres analyses de **IV. Stylistique et métrique** (pp. 891-1017) étant stylistiques — avec, éventuellement, prise en compte de la métrique —, si l'on excepte toutefois celle de F. Gaide qui s'inspire de l'analyse conversationnelle (et aurait davantage sa place en II - où pourrait figurer aussi celle de J.-H. Michel) : Pedro L. Cano Alonso, « Aspectos de un idiolecto afectivo en la obra de Propercio : el par *durus / mollis* » ; Robert Coleman, « Quintilian I. 6 and the definition of *Latinitas* » ; Monique Crampon, « Image animalière et adjectifs suffixés en *-inus* chez Plaute » ; Jacqueline Dangel, « Langage en échec chez Orphée ovidien : stylistique d'un métadiscours » ; Françoise Gaide, « À propos des interactions verbales dans le théâtre de Plaute » ; Jacques-Henri Michel, « Le droit romain et l'oralité en latin » ; Haiim B. Rosén, « La conception de la diction épique dans l'esprit des poètes républicains et leurs successeurs » ; Anne Videau, « Syntaxe et rythme dans l'élégie latine classique. Réflexion sur l'asyndète et l'anaphore » ; Alfons Weische, « Emphase durch *copia dicendi* ».

La section **V. Histoire de la langue** (pp. 1021-1069) joint à celle de Michel Banniard [« Changement de phase et changement de langue (VII^e^/VIII^e^ s.) en Occident latin »] trois communications qui contribuent à l'histoire de la **réflexion sur la langue** (comme aussi celles de B. Bureau et de Bl. Colot, placées en III, et de R. Coleman, en IV) : Dominique Briquel, « La conception du latin comme langue mixte chez Varron » ; Bernard Colombat, « À propos de quelques instruments qui ont servi à l'élaboration de la grammaire latine sur le long terme » ; Roman Müller, « Wie " vulgär " ist der *sermo vulgaris* ? » ('vulgãr' est à corriger dans la table, p. 5, ainsi que dans le titre courant, pp. 1063-1069 ; de même 'ambiguité', p. 1071, pour se limiter aux *errata* — on le voit, véniels — non imputables aux auteurs eux-mêmes).

Le volume ne comporte malheureusement pas d'*index locorum* ; les noms des auteurs [anciens, uniquement] ont été insérés dans le très court index (pp. 1071-1074, sur deux colonnes) qui, comme le précise Cl. Moussy dans l'Introduction (p. 9), « réunit les notions linguistiques essentielles et les principaux thèmes de recherches, ainsi que les termes latins qui ont été étudiés d'une façon approfondie et les auteurs anciens dont l'œuvre fait l'objet d'un article ou d'importants développements ». C'est dire que pour refléter la richesse du livre — et être un instrument de travail efficace —, l'index devrait être considérablement étoffé ; tel qu'il est néanmoins, il permet, par certaines de ses entrées, d'apprécier le renouvellement que connaissent, grâce aux approches pragmatiques notamment, les études de linguistique latine et que souligne le titre judicieusement choisi : *De lingua Latina nouae quaestiones*.

Madeleine Keller.

Guadalupe Morcillo exposito, *La gramática de Diego López. Estudio y edición*, Universidad de Extremadura, coll. Gramatica Humanistica, serie textos, 4 : Cáceres, 2002, 389 pages.

Nos collègues espagnols ont entrepris une salutaire réédition des textes grammaticaux sur le latin qui, autour de la Renaissance, et durant le Siècle d'or, ont constitué une des formes les plus caractéristique de l'humanisme ibérique. Nous rendons par ailleurs compte, dans ce numéro, d'une étude consacrée par Monsieur Villalba Alvarez à Francisco Sánchez de las Brozas, le Brocense ; il s'agit ici d'un de ses disciples les plus fervents, Diego López. Actif dans la première moitié du xvii^e^ siècle, après les leçons du maître à Salamanque, notre homme fut précepteur et professeur de latin dans différentes villes espagnoles, mais de sa vie, l'on ne connaît guère que ses publications : des traductions de Perse et Valère-Maxime, ainsi qu'une édition des *Emblemata* d'Alciat (1631).

L'ouvrage que Madame Morcillo exposito introduit longuement (pp. 15-99), analyse point par point (pp. 104-216), et enfin édite, date de 1610. Il ne s'agit pas, comme le suggère son titre curieux, d'une grammaire, mais d'un *Commento en defensa* — non en latin, mais en castillan, notons-le — du quatrième livre, consacré à la syntaxe, des *Introductiones Latinae* de Nebrija (1481), du moins dans la forme d'un *Arte reformado* que le jésuite Juan Luis de la Cerda lui avait donnée en 1598, pour satisfaire les visées pédagogiques de son époque. Le piquant de la chose, et ce qui donne son véritable intérêt au *Commento*, c'est que López s'y efforça de combiner Nebrija avec l'analyse toute différente d'esprit de son maître le Brocense, *alias* Sanctius. On appréciera, par exemple, comment les emplois du génitif de prix ou partitif sont *expliqués* par des tours elliptiques. L'ellipse, concept phare de l'analyse sanctienne, est révélatrice de l'approche « rationnelle » qu'il entendit mettre en œuvre, contre la tradition médiévale et de la première Renaissance — entendons les *Elegantiæ* de Lorenzo Valla —, essentiellement normative.

Le commentaire de Madame Morcillo exposito est sobre, et toujours pertinent. On peut cependant regretter que rien n'ait été fait pour atténuer son caractère allusif : certes, c'est un exercice complexe que d'éditer un texte aussi peu autonome, mais enfin, il n'était pas impossible de recourir plus largement aux citations, de Nebrija ou de Sanctius. Il y a encore plus regrettable : l'absence de renvois cohérents du commentaire — curieusement en tête — au texte commenté. On ne trouve que la mention de la pagination originale de 1610, laquelle figure dans le corps du texte de l'édition moderne ! C'est seulement quand on a compris ce

système qu'on peut connecter le développement sur le « verbo substantivo » *sum*, p. 199, avec le chapitre 22 du texte de López, p. 326, etc. La pratique de renvois internes à l'aide des numéros de sections, et non de pages du commentaire, nous livre la clef de cette carence : le texte a été arrêté *avant* la mise en page définitive, et n'a pas été revu après, d'où un système de références relatives ; d'où aussi l'absence de tout index, très dommageable pour la consultation.

Si la publication paraît donc un peut précipitée, la typographie nous semble, pour autant que notre maîtrise de l'espagnol est compétente, très correcte. Cependant, dans la partie d'édition de texte proprement dite, nous avons trouvé des erreurs dans les exemples latins qui ne sont visiblement pas laissées intentionnellement par l'éditeur moderne, comme provenant de l'édition originale (par ex., p. 366, l. 29). Ces coquilles n'altèrent toutefois jamais le sens des exemples que commentait López. On est enfin surpris par l'absence, dans le commentaire comme dans la bibliographie, des travaux de Bernard Colombat : la largeur de ses vues, en particulier dans *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Age classique : Théories et pédagogie* (Grenoble, 1999), permet pourtant un recadrage plus large des débats suscités par la *Minerva* du Brocense auquel l'auteur pouvait charitablement renvoyer les lecteurs. L'oubli, toutefois, paraît plus procéder d'une paresseuse mise à jour des sources que d'un dédain calculé, ladite bibliographie étant fort timide en ce qui concerne les études « récentes » (de moins de dix ans). Au total, ce livre a certainement manqué des finitions qui en rendraient la consultation commode, mais après un nécessaire temps d'adaptation, les spécialistes suppléeront ces carences, comme ils sauront saisir l'intérêt documentaire et scientifique de cette publication.

Guillaume Bonnet.

Elisabeth Gavoille, *Ars. Étude sémantique de Plaute à Cicéron* (Bibliothèque d'Études Classiques, n° 17) : Louvain-Paris, Peeters, 2000, 394 pages.

Cette minutieuse analyse du sémantisme du mot *ars* aux époques préclassique et cicéronienne (c'est-à-dire essentiellement chez Plaute et Cicéron), est issue d'une thèse de doctorat préparée sous la direction d'A. Michel et de C. Moussy, et soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne en 1994. Elle se situe dans la tradition des monographies que, depuis plusieurs décennies, dans une approche sémasiologique ou onomasiologique, l'école française consacre à l'étude de concepts et de champs notionnels : A. Yon (1933) : *Ratio*, *reor* ; P. Miniconi (1951) : *Causa* ; J. Hellegouarc'h (1972[2]) : *Le vocabulaire des relations et des partis politiques sous la république* ; P. Monteil (1964) : *Beau et laid en latin* ; A. Hus (1965) : *Docere et les mots de la famille de docere*, ouvrage auquel l'auteur se réfère particulièrement ; C. Moussy (1966) : *Gratia* ; A. Pelliceр (1966) : *Natura* ; P. Morillon (1973) : *Sentire*, *sensus*, *sententia* ; G. Freyburger (1986) : *Fides* ; D. Conso (1990) : *Forma* ; J.-F. Thomas (1997) : *Gloria et laus*. Cette voie de recherche s'est également révélée féconde à l'étranger : *Disciplina*, O. Mauch (Bâle, 1941) ; *Virtus*, A.N. Van Omme (Utrecht, 1946), en particulier en Allemagne : *Figura*, E. Auerbach [préciser dans la bibliographie la date de l'édition originale] ; *Libertas*, H. Klœsel (1935) ; *Humanitas*, F. Beckmann (1952) ; *Virtus*, W. Eisenhut (1973) ; *Imago*, R. Daut (1975) ; *Ratio* ; H. Frank (1992), et bien sûr, l'ouvrage de H. Altevogt, sur le vocabulaire cicéronien de la connaissance (*Der Bildungsbegriff im Wortschatze Ciceros*, Diss. Münster, 1940).

Le cadre théorique et méthodologique retenu est celui de l'analyse sémique (dite 'componentielle'), telle qu'après E. Coseriu et B. Pottier, l'ont exposée et développée Robert Martin, *Pour une logique du sens* (Paris, 1983) et François Rastier, *Sémantique interprétative* (Paris, 1987), dont E. Gavoille utilise la terminologie et la typologie. Le mot est, pour chacune de ses attestations, analysé en traits de sens ou *sèmes* (génériques ou spécifiques, inhérents ou afférents), dont l'ensemble constitue le *sémème* propre à chaque signifié. Les différents signifiés de *ars* (et de son pluriel *artes*), mot particulièrement polysémique — ce qui fait tout l'interêt, mais aussi toute la difficulté du sujet —, sont ainsi inventoriés et analysés dans leur évolution historique et dans les relations qui les unissent. Ces relations se traduisent par des extensions ou des restrictions de sens (additions ou suppressions de sèmes), et par des transferts métaphoriques ou métonymiques. À la suite de F. Rastier, trois niveaux de signification sont distingués et hiérarchisés : le *sens*, qui appartient au système de la langue, et se caractérise par son autonomie sémantique et contextuelle ; l'*acception*, liée au contexte, et déterminée par la norme sociale ; et l'*emploi*, qui se manifeste par des effets de sens, dans des réalisations individuelles.

Le corpus retenu est réparti en trois coupes synchroniques, qui structurent l'ouvrage : Plaute, le II^e^ s. a.C. (20 occurrences), et l'époque cicéronienne (815 attestations). Le relevé de ces occurrences laisse apparaître quelques surprises : si l'on trouve 681 emplois du mot chez Cicéron, il n'y en a que dix-sept chez Plaute, huit chez Lucrèce (pour qui le 'mot clé' est *ratio*), et une seule chez César. Le mot est non seulement systématiquement resitué dans son environnement contextuel, ce qui donne lieu à de méticuleuses et éclairantes analyses des textes littéraires, mais il est aussi étudié 'en système'. Il est d'abord replacé à l'intérieur de la famille lexicale à laquelle il appartient : représentants de la racine indo-européenne *H_2*er-*, 'adaptation', 'agencement d'une multiplicité' (le rattachement de *ordior*, *ordo*, *orno*, p. 23, reste problématique), et la série de dérivés auxquels il a donné lieu : *artifex*, *artificum*, *iners*, *inertia*, *sollers*. Dans une perspective à la fois contrastive et syntagmatique, *ars* est envisagé en relation avec toute une série de termes, tant latins que grecs, auxquels, dans un jeu de co-occurrence, d'opposition, et d'assimilation lexicales, il peut être associé. Ces associations sont binaires, ternaires ('triades'), et souvent multiples : relations de synonymie, par exemple entre *ars*, *disciplina*, *doctrina* et *scientia* (p. 171), entre *artes*, *facta*, *mores*, *uirtus* (p. 44) ou, dans une perspective interlinguistique, gréco-latine, entre *ars* et τέχνη, *uirtus* et ἀρετή, *scientia* et ἐπιστήμη ; triade telle que *ingenium*, *ars*, *usus*, qui structure la conception de la rhétorique antique (p. 131, 256, 279-282) ; unités syntagmatiques telles que *artes liberales* (*ingenuae*) et son contraire *artes illiberales* (*sordidae*), ou *bonae artes*, qui sert de pluriel à *uirtus Romana* (p. 100), et se décline en qualités typiquement romaines : *pietas*, *fides*, *probitas*, *industria*, *labor* (p. 103) ; alliances à deux termes parallèles ('*iuncturae*') consacrées par l'usage, comme *ars et disciplina* (p. 180 *sq.*) — et autres rapports syntaxiques et sémantiques, qui entraînent la recherche du sémantisme du mot *ars* dans le vaste champ du savoir et de la civilisation antiques. Ces relations complexes sont constamment à redéfinir en fonction du contexte, tant la matière apparaît dense, subtile et fluctuante. Les emplois du mot varient aussi considérablement entre le singulier et le pluriel : le couple *ars* et *uirtus*, en rapport de synonymie partielle (p. 64, 101) ne s'interprète pas de la même manière que *artes* et *uirtus*.

L'ouvrage est organisé en trois parties, qui font apparaître l'histoire du mot et l'émergence de nouveaux signifiés : " *Ars* avant l'époque cicéronienne ", " Les sens anciens d'*ars* et leurs enrichissements à l'époque cicéronienne ", " les sens nouveaux d'*ars* à l'époque cicéronienne " ; cette dernière partie, la plus importante,

couvre à elle seule la moitié de l'ouvrage. La distinction (*cf.* p. 33 et 321) entre " la catégorie de l'action en général, justiciable d'une appréciation morale " (*ars*, 'habileté à tromper', *artes*, 'procédés habiles'), et " celle de l'activité spécialisée, qui recouvre métiers et savoirs particuliers " (savoir-faire, métier, discipline du savoir), sert de fil conducteur dans cette recherche sur une matière complexe, où convergent, dans une perspective quasi exponentielle, un grand nombre de mots et de concepts connexes. L'ensemble est mené de manière méthodique, et présenté avec clarté. La consultation et l'exploitation de l'ouvrage sont facilités par la présence de synthèses et de tableaux récapitulatifs, d'une table des matières détaillée, et de différents index. On peut rester réservé sur la pertinence — non de la méthode, qui est inconstestablement opératoire, mais des résultats obtenus — de l'analyse sémique, quand celle-ci aboutit à des sémèmes (qui ont tout l'air de gloses) aussi complexes que : " / ensemble / méthodiquement organisé / des procédés raisonnés / et des connaissances / nécessaires à l'exercice d'une activité spécialisée/ " (p. 269), et à une liste de signifiés aussi impresionnante que celle qui est donnée en conclusion aux pages 322-324 (neuf signifiés étaient déjà répertoriés chez Plaute, p. 52). Sans doute aurait-il fallu aussi éviter de donner systématiquement, pour un même emploi, surtout dans les intitulés de rubriques, des traductions multiples telles que (p. 125) : [2.1] " Habileté technique ", " savoir faire ", " compétence particulière ", " art ". Ces séquences redondantes alourdissent l'expression, diluent le concept, et ôtent à la démonstration scientifique une partie de sa force argumentative, même si elles témoignent de la recherche d'une plus grande précision, et d'un souci de rendre compte de toutes les nuances. Parmi les acquis linguistiques de ce travail, on retiendra, entre autres, les signifiés — analytiques ou synthétiques — attachés au pluriel *artes*, et la réévaluation 'à la baisse' de l'influence du grec τέχνη sur le sémantisme du latin *ars*, suffisamment riche par lui-même pour pouvoir développer spontanément de nouveaux sens. Mais cette étude va bien au-delà d'une recherche lexicale sur le seul mot *ars*. Dans son sillage figurent toutes sortes de dossiers annexes et de monographies, ainsi sur la classification des *artes*, sur le sens de *ars* en contexte philosophique — académicien, stoïcien, épicurien —, ou encore, sur la place centrale qu'occupe *uirtus* dans la pensée de Salluste, ou sur l'ἐγκύκλιος παιδεία et les arts libéraux dans les textes grecs et latins. C'est donc une part importante, non seulement du lexique latin, mais aussi des valeurs morales, intellectuelles, artistiques et des activités pratiques du monde romain (et gréco-romain), qui se trouvent envisagés dans cette étude, et qui permettent d'éclairer et de remettre en perspective de nombreux passages de la littérature latine républicaine.

Frédérique Biville.

Roman Müller, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike* (Zetemata Heft 111) : München, Beck, 2001, 357 pages.

Voici un livre de premier ordre sur un sujet capital : la stratigraphie linguistique et socio-historique du latin. La finalité est évidemment orientée vers le latin dit « vulgaire », mais l'auteur se garde bien d'utiliser ce terme controversé dans son argumentation, puisque l'optique est purement latine avec des enquêtes philologiques très précises et appuyées sur une bibliographie parfaitement à jour, pratiquement exhaustive. L'ampleur de la documentation est énorme et bien dominée.

L'introduction (p. 11-25) donne une idée de la manière de l'auteur : 18 notes substantielles équilibrent presque le texte continu et explicitent des notions essen-

tielles telles que la dichotomie habituelle du latin (écrit / parlé), la conscience linguistique des locuteurs (seul critère pour une langue morte), la hiérarchie des usages, les variétés du latin, le problème de la norme, l'action des modes. La présentation serait bien différente devant un public d'étudiants, même avancés, quand les parenthèses sont interdites. Il faut aller du connu à l'inconnu, construire une argumentation et annoncer en le justifiant le plan suivi. Un jeune chercheur vivant en vase clos finit par pâtir de son isolement : l'enseignement, même élémentaire, est finalement avantageux en imposant une mise en perspective.

La variété du latin est partout reconnue et cela va de l'idiolecte de chaque locuteur qui dispose de plusieurs niveaux stylistiques (Cicéron n'est pas une exception) à la diglossie des couches populaires, qui se renforce diachroniquement. Le vocabulaire technique distingue douze variétés (ou plutôt appréciationss, car beaucoup se superposent). Elles sont étudiées ici successivement : le *sermo rusticus*, *agrestis*, *plebeius*, *humilis*, *uulgaris*, *cottidianus*, *familiaris*, la *consuetudo*, l'*usus*, *communis*, *urbanus*, *Latinus* (*latinitas*). On objectera que l'ordre suivi est assez arbitraire : *rusticus* (1) « campagnard » s'oppose à *urbanus* (11) (cf. le jeu de mots de Lucilius 1130 et l'emploi de *inurbanus*) et ce dernier est proche de *oppidanus* « provincial » (Cic.), qui n'est pas retenu à juste titre. En effet certaines appréciations sont relativement rares : *agrestis*, *familiaris* et *communis* par exemple, d'autre part *consuetudo* et *usus* (*usitatus*) concernent autant la fréquence que le registre linguistique et n'ont pas reçu une diffusion marquée dans les appréciations linguistiques. La lexicographie diachronique ne répond pas à toutes les questions : un classement notionnel est indispensable.

La synonymie apparaît bien dans les coordinations : *uulgaris et cottidianus* (Quint. 4, 2,58), *familiaris et cottidianus* (Cic. *Caec.* 52, corriger la référence p. 180 et traduire *sermo* par « conversation » !). On voit ici une autre ambiguïté, la polysémie. Cicéron accepte bien volontiers (*Brut.* 253, cf. *rhet. Her.* 4, 43, 28) le *sermo cottidianus*, alors que Tacite (*dial.*, 32, 3) se récrie d'horreur en dénonçant dans la bouche de Messalla ses graves défauts : *foeda ac pudenda uitia*. Le *sermo uulgaris* quant à lui commence par être non marqué, « langue commune, ordinaire » (*rhet. Her.* 4, 69), puis, par référence à *uulgus* et à l'adverbe *uulgo*, il désigne négativement le latin « populaire, vulgaire ». On attendrait alors une revue des nombreux antonymes (dont *purus*). En latin tardif, ces termes portent référence aux illettrés *(imperitum uulgus*, Col. Plin., p. 150), mais cela ne va pas jusqu'à la diglossie. Au XVIII^e^ siècle, dans la *Vie de saint Pardoux* (v. p. 150), *berciolum* « berceau » relève de *uulgo*, par opposition à *agitatorium* et à *cunabulum* de l'(*h*)*onestior sermo*. La dérivation, la sémantique et la diachronie n'apparaissent pas assez souvent.

La deuxième partie, « le système des variétés », en reprenant une partie du matériel de la première partie, tente de systématiser les données en vertu de la triade utilisée par E. Coseriu, qui a ajouté à *diatopique* et à *diastratique* qui caractérisent chez Flydal (v. p. 262) les différences locales et sociales, *diaphasique* qui prend en considération l'expressivité et relève du style. C'est la rhétorique qui est en grande partie responsable des mutiples distinctions, comme le révèle leur présence majoritaire dans la *Rhétorique à Herennius* et chez Cicéron. La notion de *latinitas* ne relève pas strictement de la grammaire ; seul Diomède y fait appel dans la tradition varronienne. Saint Augustin a bien vu le trouble qu'apporte le latin biblique à la compréhensioon des auteurs, dont les expressions risqueraient de passer pour moins correctes, *minus Latinas*, *doctr. christ.* 2, 14, 21 (corriger la référence, p. 319).

Ce livre excellent et facile à consulter, malgré sa richesse, grâce à ses index va devenir la clef des études sur le latin et ses modes d'expression, *genera dicendi*, au

confluent de la philologie et de la stylistique. La présentation est parfaite et tout le mérite en revient à l'auteur ; un seul lapsus, p. 9, où mon nom est confondu avec celui du romancier...

Pierre FLOBERT.

Joseph FARRELL, *Latin Language and Latin Culture, from ancient to modern times* (coll. Roman Literature and its context) : Cambridge, Cambridge University Press, 2001, XIV-148 pages.

Ce petit ouvrage dissimule sous la simplicité de l'ambition qu'il affiche une riche réflexion, alimentée par une érudition « multidirectionnelle » dont la subtile perspective peut d'abord dérouter : il ne s'agit en principe, comme le dit la « quatrième de couverture », que d'examiner quelques lieux communs soutenus sur le latin : langue impérialiste, langue classique, langue morte, langue masculine. Partant donc de ces formules, l'auteur se livre à une analyse de la perception de la culture latine par ses usagers, de l'Antiquité à nos jours, et c'est là l'intérêt principal de cet ouvrage : la longue perspective met en relief la stabilité de l'image que la culture latine a donnée d'elle-même à travers ses promoteurs. Comme le souligne justement le premier chapitre, la *langue* latine y est au centre — est-ce d'ailleurs un hasard si l'on ne parle pas de culture *romaine* ? Le préalable linguistique était nettement perçu dans l'Antiquité par des hommes de lettres qui, d'Ovide (cf. *Met.* 15, 877) à Venance Fortunat, savaient trop ce qu'ils devaient à la littérature du monde d'expression grecque. Reposant sur une langue d'exilés troyens, diffusée à partir d'une ville dont le peuplement par Romulus ne fut rien moins qu'autochtone, la civilisation latine se présente, au rebours de l'hellénisme, comme une construction, et non comme une prolongation de la nature, apte ainsi à effacer l'opposition entre nature et culture : cela ressort assez clairement du début du second livre du traité cicéronien *De legibus* ; Lucrèce s'en plaignait déjà, tout comme, vingt siècles plus tard, W.B. Yeats.

Nous ne relèverons pas toutes les échappées auxquelles se plaît l'érudition de l'auteur : elles sont centrées principalement sur l'histoire littéraire et musicale anglaises, qu'il s'agisse de Virginia Woolf (p. 33) ou de Tallis mettant en musique les Psaumes, en insistant sur les trouvailles linguistiques de saint Jérôme (p. 124-132). Le suffisant lecteur pourra toutefois aisément en adapter le propos aux personnalités de la tradition francophone, et l'on retrouve d'ailleurs ici ou là Jules Verne, ou un Stravinsky collaborant avec le futur cardinal Daniélou à l'écriture d'*Œdipus*. Plus typiquement anglo-saxon, et assez exotique pour nous, est le développement sur le *genre*, nous dirions le sexe, du latin : l'auteur insiste à ce sujet sur le refus constant d'admettre un modèle littéraire qui fût féminin : on ne trouvera donc pas plus de Sappho latine que de style féminin. On pourra regretter la relative pauvreté de la documentation en langue française : il est ainsi dommage que M. FARRELL n'ait pas songé (p. 14, sur les réformes promues par Alcuin) à exploiter les travaux de Michel BANNIARD consacrés au passage du latin aux langues romanes, où la question de la délimitation linguistique est fort à propos restituée sur le plan de la perception qu'en pouvaient avoir les usagers... S'inscrivant dans l'élégante tradition d'humanités des universités anglaises, le livre de M. FARRELL est plein de surprises, et sait conserver dans l'érudition une légèreté de ton inimitable. « Qui trop embrasse mal étreint », dit-on : il faut convenir que le proverbe est ici en défaut.

Guillaume BONNET.

Joaquín Villalba Alvarez, *El metalenguaje en la Minerva del Brocense*, Diputación de Cáceres : Cáceres, Institución cultural el Brocense, 2000, 336 pages.

Le travail de M. Villalba Alvarez s'inscrit dans un vaste projet d'étude de la grammaire latine à l'époque de la Renaissance, et nous devons déjà à l'université de Cáceres les éditions commentées de Linacre, Saturnius, et Valla. C'est un de leurs disciples qui est l'objet de ce livre : l'humaniste espagnol Sánchez de Las Brozas, connu dans l'Europe savante sous le nom latin de Sanctius Brocensis, a composé une première *Minerva* en 1562, qu'il a ensuite amplifiée en une *Minerva seu de causis linguæ Latinæ* parue en 1587. On distinguera dans la méticuleuse analyse de M. Villalba Alvarez deux parties : des prolégomènes (p. 13-62) précis et nourris de nombreuses références théoriques sur les notions de langue technique, puis de discours métalinguistique, introduisent une étude serrée dont la pertinence du déroulement est toujours agrémentée d'une variation de point de vue qui en facilite la lecture. Sont abordés pour commencer les différents noms du nom (*appellatiuum*, *nomen*, *dictio*, etc.), qu'une première approche pourrait supposer synonymes ; après la surabondance, associée à la spécification taxinomique, voici la carence qui dénote l'incertitude conceptuelle quant à l'extension de l'ablatif et de l'infinitif (chap. 3 et 4). Ces deux situations sont un héritage de la tradition grammaticale occidentale, mais elles illustrent bien les interactions entre langue technique et profondeur de l'analyse : l'extrême richesse dénominative permet une précision notionnelle que rend au contraire difficile l'absence de mots spécifiques. Les chapitres suivants étudient les usages métalinguistiques propres à Sanctius : les différentes manières dont il exprime la notion de « vouloir dire » — on ne trouve alors pas moins de seize verbes — et les différents noms du signifié. Enfin, la notion d'ellipse, si importante dans la réflexion grammaticale médiévale et renaissante, est au centre d'un ultime développement, qui n'est pas le moins ample (p. 207-293).

Le livre de Joaquín Villalba Alvarez est important évidemment pour le champ d'études historiques où il s'inscrit : sa parution est un heureux écho à celle, toute récente, des actes d'un colloque sur le discours grammatical organisé par Bernard Colombat et Marie Savelli (*Métalangage et terminologie linguistique*, Orbis / Supplementa 17, 2001). L'auteur établit assez nettement une continuité entre grammaire modiste et analyse renaissante, moins évidente que le recours direct des érudits, depuis Valla, aux traités antiques alors récemment exhumés à Bobbio ou ailleurs. Mais au-delà du domaine relativement spécialisé de la grammaire du latin considéré comme une langue morte, il rappelle à tout linguiste l'effet déterminant que produit l'emploi du discours grammatical : discours sur le discours, il ne peut que constituer un puissant conditionnement terminologique, comme le montre parfaitement l'analyse finale sur les différentes manières de signaler l'ellipse : c'est en nommant le vide de l'expression qu'on peut décider qu'il y en a un. Le risque de circularité ne peut être conjuré que par la solidarité des points de vue : on ne fait pas de grammaire seul.

Guillaume Bonnet.

Herman Seldeslachts, *Études de morphologie historique du verbe latin et indoeuropéen* (Collection d'études classiques, vol. 15) : Louvain, Peeters, 2001, ix-195 pages.

L'ouvrage de Herman Seldeslachts est une sorte de bilan des connaissances sur un certain nombre de points controversés de l'histoire morphologique du verbe

latin. On saluera le courage de l'auteur qui n'a pas hésité à prendre à bras le corps ces difficiles questions. La bibliographie est ample et bien dominée. Dans l'ensemble, nous partageons ses positions sages et raisonnables. Sont examinés une catégorie ouverte et productive, les parfaits en /w/ (/u/) [I. L'origine du parfait latin en *-v-*/*-u-*], ainsi que des cas plus particuliers, qui forment, au poins pour les seconds, une sorte de série synchronique : II. L'origine de quatre verbes latins en nasale *(cernere*, *-clināre*, *linere*, *sinere)*, III. L'origine de cinq verbes latins en *-u-* *(luere*, *nuere*, *ruere*, *spuere*, *suere)*. L'auteur poursuit d'ailleurs plusieurs objectifs à la fois : non seulement il restitue des thèmes verbaux latins, mais souvent, le focus se déplace vers la construction : que peuvent nous apprendre les verbes latins étudiés pour la reconstruction des racines et d'éventuelles formes verbales de date indo-européenne ? L'auteur cherche notamment à déterminer si les racines étudiées étaient *seṭ* (terminées par laryngale) ou *aniṭ* (sans laryngale finale). La question se pose particulièrement pour les verbes en *-uō* : participe en *-ūtus* ou *-ŭtus* (mais cette distribution remonte-t-elle toujours plus haut que le latin ?).

Le parfait latin en /w/ est bien sûr un morceau de choix, et l'on comprend l'irritation des linguistes à ne pas pouvoir assigner d'origine clairement identifiable à un morphème si productif. C'est justement la productivité qui est gênante : il est bien difficile de retrouver le point de départ, parfois très ténu, d'une formation productive (dans le même genre, on pense au prétérit faible, à dentale, du germanique). Il est en tout cas certain que le parfait en /w/ est une création de date latine. Comme le rappelle l'auteur, tous les rapprochements proposés sont à écarter — et les équations *gnōuī* = *jajñáu* ou *-plēuī* = *papráu* sont le type même de la comparaison illusoire. Le parfait en /w/ est intimement lié à la réorganisation de la conjugaison latine, qui apparaît d'emblée fortement structurée selon des catégories *sui generis*, qui, en tant que telles, ne prolongent pas des catégories héritées. La discontinuité profonde entre l'état latin et les états qui ont précédé ne nous facilite pas la tâche. Nous reprendrions volontiers à notre compte les conclusions des p. 56-7 : il est effectivement probable que les parfaits en /w/ prennent au départ le relais d'anciens aoristes radicaux athématiques, l'ajout de la marque *w* facilitant l'articulation avec une désinence commençant par voyelle. Néanmoins, nous ne balayons pas aussi vite l'analyse phonologique émise par Martinet à propos de *gnōuī* (l'auteur propose une interprétation phollologique non laryngaliste du même genre : une séquence **gnō-ai* pourrait dégager un glide, d'où **gnōw-ai*). En ce qui concerne la priorité chronologique entre formes longues et formes courtes (nous ne dirons pas d'emblée « syndopées », pour ne pas préjuger de leur nature), nous sommes d'un avis différent de celui de l'auteur. Selon nous, il faut faire un tri. Cas le plus simple : les verbes de 4e conjugaison, dans lesquels *w* disparaît entre voyelles de même timbre. L'explication est phonétique. Deuxième cas, les vieilles formes courtes comme *gnōstī*, *-plēstī*, *pāstī*, etc. Peut-être l'auteur les range-t-il un peu vite dans le même sac que les *amāstī*, *amārunt*, et autres formes courtes de la conjugaison productive en *-ā-*. Si l'on admet que le morphème /w/ a servi à renouveler des formes vraiment anciennes, de vieux aoristes radicaux dont les thèmes devaient être au départ *gnō*, *plē*, *pā*, on ne peut exclure qu'aient existé, avant la généralisation de *w*, des formes **gnō-stai*, **gnō-mos*, **gnō-ēre*. Après voyelle longue, les difficultés phonétiques surgissaient à la 1ère sg (désinence **-ai*), et, après occlusive, c'est le 3e sg (désinence **-t*) qui posait problème (*cf.* les hésitations encore perceptibles à date historique entre *feced* et *fecīt*, finalement *fecit*). En un mot, nous n'excluons pas la possibilité que *gnōsti*, *gnōrunt* soient des formes vraiment anciennes, tandis que, dans les parfaits en /w/ productifs et récents, les formes courtes seraient vraiment syncopées, sous la double influence du modèle des verbes de 4e conjugaison et des vieilles formes comme *gnōsti gnōrunt*.

Sur les autres chapitres du livre, nous serons plus brefs. Le latin a connu de nombreuses contraintes morpho-phonologiques, qu'on ne parvient pas toujours à mettre en évidence. On sait qu'il a beaucoup pratiqué les normalisations morphologiques, et qu'il a volontiers créé des séries synchroniques, en alignant des paradigmes plus ou moins aberrants sur des types qui se fléchissent selon des modèles connus. Clairement, les verbes en *-uō*, *-uere* sont devenus une micro-série en latin. Il est dès lors très difficile de faire le départ entre ce qui est ancien, hérité, et ce qui est remaniement latin. L'auteur se livre à des revues détaillées et critiques des diverses hypothèses, parfois fort nombreuses, émises à propos de chaque point. Parmi les tendances profondes du remaniement morphologique du verbe latin, on relève, avec l'auteur, l'influence des thèmes de perfectum sur ceux d'infectum, et l'influence des préfixés, souvent plus nombreux et plus fréquents que les non-préfixés, sur les verbes de base. C'est une tendance structurelle dans la longue durée que cet alignement des non-préfixés sur les préfixés : à date ancienne, on a *serō*, qui ne peut s'expliquer qu'à partir de *(con)serō* < **(con)-si-sō*, et, à date plus récente, **clūdō**, tiré des préfixés. Ainsi pourra s'expliquer *nuō*, à partir des préfixés. Pour la famille de *linō*/*lēuī*, *lēuis*, gr. λεῖος, il faut bien reconnaître qu'on peine à sortir du flou. Pour expliquer *lēuī* à partir de **leiw-ai*, l'auteur recourt à une « règle phonétique » qui ressort de Leumann-Sommer-Pfister, en vertu de laquelle **eiw* > *ēw* après *l* à l'initiale absolue ; ce conditionnement très fin n'est pas invraisemblable et mériterait d'être plus amplement vérifié, si c'est possible — on n'a pas fini de découvrir de tels phénomènes en phonétique latine, comme l'avait déjà noté M. Lejeune : « comme bien souvent en phonétique latine, les conditions sont d'une déconcertante complexité » (*R.É.L.*, 29, 1951, p. 99). Dans le cas présent, la question est plutôt de savoir si toutes les formes doivent être ramenées à une même base ou s'il y a deux bases proches mais distinctes, **lei-* et **lē-* (point de vue défendu en l'occurence par Ch. de Lamberterie, *Les adjectifs grecs en* -υς, 1990, p. 421-2).

Nous avons apprécié le chapitre consacré aux différents verbes *ruere* ainsi que le rapprochement, convaincant, de *cliens* de la famille de *-clinare* : le *cliens* serait « celui qui a un appui » (c'était déjà l'avis de Wackernagel). On relève quelques cas qui mériteraient un développement associant la sémantique à la morphologie pure (il est vrai que ces considérations n'entraient pas dans le cadre de l'ouvrage) : l'étymologie de *dēlēre* — rapport avec *abolēre*, ou bien, comme le pense l'auteur de manière très intéressante, création de l'infectum *dēleō* sur la base d'un perfectum *dē-lēuī*, d'un **dē-linō* disparu ? —, l'étymologie de *polīre* — là encore, création de l'infectum à partir d'un perfectum *polīuī* ? Le dossier de la famille de l'« oubli », en particulier le très difficile verbe *oblīuīscor* (ainsi que *oblitterāre*), gagnerait sans doute à être repris à la lumière de considérations sémantiques plus approfondies. S'il faut partir d'une base de sens " effacer ", *oblīuīscor* s'insère dans les déponents qui dénotent un procès mental interne au sujet, tels *īrāscor*, *laetor*, *bacchor*, etc. Ce serait « être le siège d'un effacement ». En outre, comme le note l'auteur, *oblīuīscor* fonctionne dans un couple symétrique avec *re-[comminīscor*, clairement bâti sur *meminī*, et il est bien possible que *oblīuīscor* soit, au moins en partie, une forme « fondée » (au sens de Kuryłowicz) sur *-minīscor*.

Comme le comparatiste, le spécialiste de grammaire historique du latin prendra de l'intérêt à la lecture de cet ouvrage qui essaie d'éclairer l'intervalle, souvent bien obscur, entre l'indo-européen et le latin.

Jean-Paul Brachet.